

CARTES POSTALES DE LA PATAGONIE

Javier Domingo

Quiconque connaît Dora Manchado à travers son espagnol particulier aura une opinion sur elle. Qui saura au moins dire bonjour avec un « *waienguesh !* », en aura sûrement une autre. On devrait essayer aussi de sortir avec elle pour faire un petit tour en voiture. La conversation devient beaucoup plus amusante:

« *Akkekkkk! Regarde comme elle est grosse, cette femme !* », ou « *où ira-t-elle cette fille habillée comme ça ?* » C'est que Dora aime regarder les gens



et elle a toujours quelque chose à dire, mais elle n'a personne à qui parler, parce que plus personne ne parle sa langue, l'aonekko 'a'ien, ou tehuelche - la langue des Patagonsiens.

Je ne sais pas si je m'entends bien avec Dora parce que je parle - ou j'essaie de parler - sa langue ou si c'est l'inverse. Je suis arrivé il y a deux ans à Rio Gallegos, dans l'extrême sud de l'Amérique, juste pour connaître le tehuelche. Elle m'a examiné, m'a tenu à distance et grâce à plusieurs repas partagés ensemble, elle a finalement cédé.

Je ne suis pas le seul à l'avoir cherchée: pendant des années elle a travaillé comme informatrice pour linguistes et pseudo-linguistes, anthropologues et pseudo-anthropologues, collectionneurs de curiosités : « *Doña Dora, comment a-t-on dit 'bonjour' ?* » C'est grâce à son travail de traduction de textes que le *Tehuelche* a pu être étudié et décrit. Une grande partie de l'information qu'elle a donnée, la façon de décrire le monde de son peuple, est aujourd'hui dans les livres vendus aux curieux ou aux touristes de cette région si exotique pour les étrangers. Dora est habituée à ce travail et à ces relations. Mille et une fois elle m'entend lui demander la même chose et elle me répond encore et toujours avec une patience large comme les distances de ces côtés. Je ne sais pas si elle le ferait aussi juste pour avoir quelqu'un à qui parler.

En vérité, demander ne sert jamais à grande chose. L'idéal n'est pas de tirer une rafale de « *comment dit-on ?* », sinon de laisser Dora parler. S'ils frappent à la porte, Dora dira « *gonko kajieshm !* » Et nous saurons dire « ils frappent à la porte ». Et sinon, il vaudra mieux ne pas le demander. Si les pommes de terre sont dures, nous saurons dire « dur »; « tendre » restera pour un autre jour et pour d'autres pommes de terre. Dora porte sa langue à l'intérieur, comme il se doit. Elle ne l'a pas prêté ni emballé pour la donner aux autres.

Aux autres, oui, car ce n'est pas vrai que personne ne parle la langue. Il y a un petit groupe qui voudrait la récupérer. Lors de ma dernière visite, j'ai essayé de leur aider à élaborer un plan, ce qu'on appelle « clarification idéologique » : qu'est-ce que vous voulez accomplir ? Sur quoi et sur qui vous pouvez compter ? Ce n'est pas facile. Apprendre une langue presque oubliée semble une tâche impossible et c'est une bonne tactique de commencer par chasser la peur. Claudia et Paulo ont proposé une chasse au trésor: ils avaient fait un mate, du pain, des couverts et même eu un œuf frit -

tout en papier mâché. Deux groupes d'adultes et d'enfants ont dû chercher les objets d'une liste. Les écrire était interdit, l'idée était de s'en souvenir par cœur.

Dora, assise, s'amusait. Elle aidait un peu à gagner si un enfant lui demandait « *Dorita, allez, qu'est-ce que **kkaten** ?* », elle aidait un peu à perdre en cachant le '**atch** sous son écharpe. Elle regardait les enfants courir en disant « le **paijjen**, il manque, le **paijjen** ! ». Il y a des jours où « *je ne sais pas ce que je vais faire, si personne ne me demande rien* ». Il y a d'autres, comme celui-là, où elle sort de bonne humeur des réunions, forte de son rôle et heureuse que la langue soit parlée. C'est pourquoi, cette fois-là, mon collègue et moi, on l'a invitée à prendre un café.

L'endroit, bien sûr, a été choisi par Dora. Au centre-ville, en Río Gallegos il y a une maison de thé qui détonne ouvertement avec le reste. Dehors, il n'y avait pas d'école depuis le début de l'année, la justice ne fonctionnait pas et même les retraités étaient partis en grève. A l'intérieur, avec un air anglais prétendu, une jeune fille blonde nous demandait si nous préférions un *cheese cake* ou un *lemon pie*, peut-être un *apple-crumble* ?

Malgré notre meilleure volonté, c'était difficile d'avoir une conversation dans un environnement si froid - beaucoup moins en *aonekko* 'a'ien. Dora nous a dit que cette maison était une **kau maip** (maison de photographies, ou de sorts - selon ce que l'on veut interpréter). J'ai pensé alors de demander un album avec des échantillons d'images. Dora aime regarder des photos, et peut-être on pourrait sortir de l'inconfort.

D'abord on a trouvé une série d'accidents d'avion. Dora a beaucoup ri, et elle y trouvait toujours un petit détail: « *il y a un chien blanc reniflant là-bas* ». Puis il y avait des vieilles voitures, quelques pages plus tard, des animaux, des paysages. Chacune de ces pages avait un titre: *avions, automobiles, animaux, paysages, aborigènes*. Ce dans cette dernière page où Dora a reconnu beaucoup de gens: sa sœur, sa tante et même sa mère - aussi quand on la voit de dos traverser la rue: « *ce jour-là elle était allée à faire des courses.* »

Une autre image montrait un homme aux cheveux longs et nous avons demandé à Dora qui il était: « *Je ne sais pas quel était son nom. C'était un **qade** stupide.* » « *Un **qade**, Dora? Ici c'est écrit 'indio tehuelche - Río Gallegos'* ». Dora a rigolé « *mais où tehuelche ! Il était un **qade** qui est venu à la réserve, il s'est mis un **kkerronwe**, un **kai**, et s'est fait prendre une photo.* » C'est dommage que personne n'ait demandé à Dora comment classer ces photos. Peut-être moi-même, si je m'habillais comme ça, j'entrerais dans la catégorie des "Indiens de Patagonie".

Ce que ne nous avons pas osé dire à Dora, c'est que ces photos étaient en réalité (et elles le sont toujours) des cartes postales, un joli souvenir patagonien. Certaines personnes choisissent les pingouins ou les guanacos, d'autres préfèrent les tehuelches. Un peu comme si je serais allé dans un salon de thé dans ma ville et je pourrais acheter une photo souvenir de ma mère. Mais des photos de ma mère je n'en ai beaucoup, et Dora n'a pas de photos de la sienne.

En payant l'addition - plus chère qu'en Suisse - nous avons voulu dire qu'ils feraient peut-être mieux de repenser la catégorie « aborigènes » pour ce groupe de photos, nous aurons peut-être dû acheter un souvenir pour Dora, mais on n'a rien fait.

Des images des Patagonsiens ont parcouru le monde depuis que Magellan les a rencontrés: bons et géants, ils incarnent l'idéal du bon sauvage pour l'imaginaire européen. Des groupes de Patagonsiens ont été emmenés aux expositions humaines à Berlin et à Saint-Louis pour que le public puisse se réjouir de leur présence. Beaucoup de photos des « anciens tehuelches » qui circulent aujourd'hui ont été prises dans des studios de photographie dans ces villes. De retour de l'une de ces expositions, on a enregistré pour la première fois leur langue - cette langue qu'ils essayent

aujourd'hui de récupérer. C'est difficile de soutenir cette illusion dans un pays où l'on répète jusqu'à épuisement que « les Indiens se sont éteints » et on les retrouve que dans des cartes postales.

De retour à Bariloche, la ville la plus touristique de la région, je suis si sensible au mot « tehuelche » que je le remarque dans la plupart des livres exposés au kiosque du terminal de bus. Au passé, bien sûr: « c'est ainsi qu'ils racontaient », « une race disparue », « les anciens Tehuelches ». Je prends une photo et je l'envoie par WhatsApp à la communauté : « ici on dit que vous n'existez pas ». En Rio Gallegos Susana prend le gant et me répond avec une carte postale de Patagonie de ce jour-là de la chasse au trésor: « *éteints ? Non, nous sommes ici.* »